

Existe-t-il des motifs et des symboles archétypaux ?

Compte-rendu du livre de Jean-Loïc Le Quellec,
*Jung et les archétypes : Un mythe contemporain*⁶

Le nouveau livre de Jean-Loïc Le Quellec va faire mal. Du moins à tous ceux qui, tel l'auteur de ce compte-rendu, tel l'auteur du livre lui-même dans sa jeunesse, ont été fascinés et intellectuellement nourris par l'œuvre du célèbre inventeur de l'inconscient collectif. Mais il y a des douleurs salutaires et des aggravations thérapeutiques, même pour la santé de l'entendement. Comme Carl Gustav Jung définissait les archétypes comme « ce qui est cru toujours, partout et par tous », et qu'il les voyait comme les constituants inchangés de la psyché humaine depuis le surgissement de celle-ci, Jean-Loïc Le Quellec utilise ses compétences déjà bien connues de préhistorien et de folkloriste⁷ pour démontrer que la notion jungienne d'*archétype* n'est qu'un mythe scientifique, une croyance ne reposant sur aucune base objective sérieuse.

La critique de l'œuvre de Jung n'est pas nouvelle. On se souvient de l'ouvrage du psychologue américain Richard Noll, *Jung, le Christ aryen : les secrets d'une vie*, publié en 1997 et traduit en français deux ans plus tard⁸. Cet ouvrage extrêmement documenté était surtout axé sur les croyances gnostiques de Jung et les caractéristiques religieuses de sa psychologie des profondeurs. Noll insistait à la fois sur les influences intellectuelles et sur les facettes d'une personnalité qui avaient conduit logiquement Jung à être temporairement fasciné par le nazisme allemand dans lequel, on le sait, le psychologue de Zurich vit la résurgence

6. Auxerre, Éditions Sciences humaines, 2013. Ce compte-rendu de lecture a paru dans la revue électronique *Réflexion(s)*, en juin 2014. Nous remercions vivement Mireille Courrént, la directrice de cette revue en ligne de la faculté des lettres de l'université de Perpignan, d'avoir permis la réédition de cet article dans le présent ouvrage.

7. Nous renvoyons non seulement à ses livres et à ses articles (que l'on trouvera sur le site Academia.edu – URL : <http://cnrs.academia.edu/JeanLoïcLeQuellec>) mais aussi à son excellent bloc-notes électronique intitulé *L'esprit des pierres* (URL : <http://rupestre.on-rev.com/>).

8. Chez Plon.

d'un archétype propre à la psyché des « Germains », le dieu Wotan. C'est que Jung en effet a toujours défendu la dangereuse idée, assez commune en son temps, d'une psychologie intemporelle des peuples et de son influence sur la vie psychique des individus.

L'ouvrage de Jean-Loïc Le Quellec a le mérite et l'originalité de considérer le sujet des archétypes selon un autre « angle d'attaque », celui de la méthode scientifique à l'œuvre derrière un concept devenu très populaire, et même considéré comme une évidence aujourd'hui par le grand public comme dans le milieu scientifique, du fait de l'autorité de son inventeur et de ses meilleurs disciples. De ce point de vue, M. Le Quellec offre une utile synthèse de nombreuses études parues à ce jour dans diverses disciplines : la bibliographie de 54 pages met en évidence l'impressionnant travail de dépouillement et de synthèse d'un auteur ayant le mérite de maîtriser l'allemand aussi bien que l'anglais, ce qui lui permet d'aller véritablement aux sources du sujet, là où les mots, comme souvent, ont un sens révélateur.

Le plan du livre n'est pas dénué de stratégie oratoire – au bon sens du terme : un premier chapitre, « en guise de mise en bouche », introduit l'ensemble en nous plongeant de suite dans le cœur du sujet : l'étude d'un premier exemple d'archétype, l'*ouroboros* (le serpent se mordant la queue), symbole dont l'originalité est beaucoup plus évidente que son universalité. Puis, fidèle à son habitude et à la méthode des sciences humaines, l'auteur revient sur la définition de la notion d'*archétype*, et sur la longue et intéressante histoire de ce concept dans la littérature philosophique, religieuse et scientifique. On retourne ensuite à l'étude approfondie d'exemples présentant un certain crescendo du point de vue de leur succès et de leur réemploi : le soleil ithyphallique, l'anima, le ternaire et le quaternaire, la Terre-Mère. A chaque fois, J.-L. Le Quellec démontre les mêmes erreurs méthodologiques : oubli ou ignorance des faits qui contredisaient l'idée de départ, choix très sélectif et très pauvre des références scientifiques, primauté donnée à la similitude des données quand c'est la différence qui est l'élément le plus significatif, abus d'une « érudition de dictionnaire », usage d'une rhétorique et d'un argumentaire faussement savants, qui s'avèrent tourner en boucle, autour d'une idée fixe de départ. Le lecteur de Jung le sait : l'ancien médecin insiste souvent pour dire que sa méthode est empirique et que ses idées découlent d'observations objectives. Pourtant, les expéditions ethnographiques qu'il fit conformément à ce principe révèlent la même faiblesse que ses « voyages » dans le monde des rêves : une interprétation

partiale des observations, au service de l'autoconstruction d'un mythe, celui d'un génie visionnaire bienfaiteur de l'humanité.

Ayant montré les erreurs méthodologiques de Jung, Jean-Loïc Le Quellec assène le coup de grâce : la collaboration active de Jung avec les savants nazis dans les années 30, collusion que M. Le Quellec a le mérite de raconter avec une brièveté très efficace, par un florilège chronologique d'écrits et de faits qui parlent tristement d'eux-mêmes. A la différence de Richard Noll, à qui Elizabeth Roudinesco avait pu reprocher de montrer trop de « détestation » personnelle dans son argumentation, J.-L. Le Quellec n'en vient pas à cet argument pour juger un homme, « ce qui serait bien prétentieux » (p. 329). C'est sa théorie qui est en cause derrière sa biographie, non seulement sa « psychologie des peuples », nourrie par un antisémitisme et un racisme avérés, mais surtout son réductionnisme, « ignorant la leçon durkheimienne qui interdit d'expliquer le social par le psychologique » (p. 315). Qui plus est, la clé utilisée par Jung est le « passepartout archétypal, fabriqué sur une vision très sélective des données de la mythologie, et qui ne fonctionne qu'en se tenant hors de l'histoire » (*ibid.*). Jung se plaisait donc à dire que l'inconscient nous relie à nos ancêtres préhistoriques, par le caractère héréditaire et permanent des instincts et des images archétypales qui les exprimeraient. Cependant, de même que le folkloriste n'a pas de peine à prouver par quelques contrexemples que les archétypes jungiens ne sont pas universels, de même le préhistorien montre aisément par une simple confrontation des dates que Jung n'a pas tenu compte des découvertes et des conclusions des meilleurs spécialistes de son temps. Aarne, Thompson, von Sydow, Lévy-Bruhl (que Jung invoquait souvent en en gauchissant la pensée, surtout dans sa forme ultime), Dumézil, Lévi-Strauss, l'abbé Breuil, Leroi-Gourhan, et tant d'autres, ont publié avant la mort de Jung des travaux décisifs questionnant ou remettant totalement en question sa théorie des archétypes. En définitive, M. Le Quellec nous offre bien avec cet ouvrage, à travers le cas de Jung, une leçon sur les erreurs tant psychologiques que méthodologiques (mais sont-elles séparables ?) qu'il convient d'éviter quand on prétend faire œuvre scientifique.

Reste qu'il est plus facile de montrer ce qui n'est pas de la science que de bâtir une théorie scientifique. Notons d'abord que le livre de Jean-Loïc Le Quellec ne concerne pas toute l'œuvre de Jung : la critique des archétypes ne remet pas en question sa caractérologie, d'ailleurs fondée sur une logique d'oppositions. On ne peut pas douter non plus de

la pertinence du dialogue entre sciences humaines et sciences exactes, dont Jung a montré l'exemple avec le physicien Wolfgang Pauli, comme sa disciple Marie-Louise von Franz avec le symbolisme des nombres⁹. Certaines notions typiquement jungiennes, comme la synchronicité, l'énantiodromie ou l'individuation, restent dignes d'intérêt dans un certain nombre de disciplines, indépendamment des assises théoriques que Jung leur a données. Quant à la critique de la notion d'*archétype* elle-même, elle laisse bien des questions ouvertes : même si l'on tient compte du criticisme historique et de la singularité des cultures et des êtres humains, comment expliquer la puissance du langage symbolique sur notre esprit, par-delà, bien souvent, les frontières culturelles ? Faut-il renoncer à toute tentative de concevoir des *structures anthropologiques de l'imaginaire*, selon le titre fameux de Gilbert Durand ? Est-il illusoire de poursuivre les échanges – comme aux rencontres d'Eranos ou lors du Colloque de Cordoue en 1979 – entre spécialistes des sciences fondées essentiellement sur les mots et spécialistes des sciences fondées sur les mathématiques, conformément à l'idéal des hommes de la Renaissance et à la notion jungienne d'*Unus mundus* ? Doit-on voir dans toutes les idées d'apparence ou d'inspiration ésotérique des croyances totalement inutiles pour la science ? Gilbert Durand, on le sait, fut l'héritier de Gaston Bachelard autant que de Jung. Si l'anthropologue de Grenoble reste fidèle à la tradition elle aussi humaniste d'une revalorisation de l'imagination dans la démarche scientifique elle-même, et s'il défend l'idée qu'il existerait des invariants symboliques, il se démarque de Jung, tant pour la question de savoir comment naissent ces invariants que par la rigueur avec laquelle il a tenté d'en décrire les formes principales et leur organisation dynamique. Durand rejette l'innéisme platonicien de Jung et trouve plus objectif (donc scientifique) de s'appuyer sur les travaux de la réflexologie russe de son temps.

9. Non sans produire des exemples troublants qui méritent encore un examen prudent et approfondi, comme celui du fameux rêve du chimiste allemand Kékulé von Stradonitz. M. Le Quellec signale (p. 146) que le découvreur de la formule du benzène raconta son rêve d'ouroboros trente-cinq ans plus tard, suggérant implicitement que ce cas, comme d'autres, n'exclut pas un phénomène de cryptomnésie.